

Compte rendu de **Alexandre FRANÇOIS**
(LACITO-CNRS)
paru dans le *Bulletin de la Société de Linguistique*,
t.CI (2006-II), pp.281-286.

ENGELENHOVEN, Aone van. 2004. *Leti, a Language of Southwest Maluku*. Royal Netherlands Institute of Southeast Asian and Caribbean Studies. Leiden: KITLV Press. 468 pp.

On le sait peu, mais l'archipel indonésien compte à lui seul plus de 700 langues distinctes. Si l'on excepte les 300 langues "papoues" parlées sur West Papua (ou Irian Jaya, partie occidentale de l'île de Nouvelle-Guinée colonisée par l'État indonésien), la plupart des 400 autres parlers appartiennent à la grande famille austronésienne. En dehors des nombreuses études entreprises sur la dialectologie de la langue officielle, le malais ou bahasa indonesia, l'Indonésie présente donc une richesse linguistique encore largement méconnue.

L'archipel de Maluku – anciennement appelé "Moluques" – chapelet d'îles situé à l'est de l'Indonésie avant d'atteindre la Nouvelle-Guinée, compte à lui seul 130 langues (source: *Ethnologue 2005*). Au sud-ouest de ce groupe, faisant face à la toute jeune république du Timor Oriental – et donc relativement proche de la côte australienne – se situe la minuscule île de Leti, peuplée par environ 7500 habitants. C'est leur langue, le *leti*, que décrit dans cet ouvrage le linguiste Aone van Engelenhoven, aujourd'hui enseignant à l'Université de Leiden. Outre sa solide formation en linguistique, l'auteur présente une qualité sans doute enviable pour décrire une langue : il en est locuteur natif, étant lui-même originaire de Leti par sa lignée maternelle. Les conditions sont réunies pour faire de cette description un ouvrage prometteur.

La structure de l'ouvrage est agréablement classique. Après quelques éléments liminaires (Table des Matières, Table des Tableaux et Figures ; l'unique photographie du livre ; Remerciements ; liste d'abréviations ; l'unique carte du livre, hélas très rudimentaire), le cœur du livre se compose de quatre grands chapitres : I. *Introduction générale* (48 pp.) ; II. *Phonologie* (40 pp.) ; III. *Morphologie* (85 pp.) ; IV. *Syntaxe* (100 pp.). Cette partie grammaticale est suivie d'un texte interlinéarisé particulièrement long, puisqu'il occupe, avec sa traduction, pas moins de 130 pages : il s'agit du mythe de l'Espadon Voilier, culturellement important dans la tradition orale des sociétés de la région. Après un bref lexique de 40 pages, l'ouvrage se clot par la bibliographie, l'index des auteurs cités, et l'index des notions.

Disons d'emblée que cet ouvrage tient toutes ses promesses. Il s'agit d'une monographie particulièrement complète sur une langue jamais décrite jusqu'à maintenant. L'auteur ne néglige aucun aspect majeur de la langue, et par là-même démontre son talent d'analyse et de modélisation dans tous les domaines de la description linguistique. Ainsi, l'observation phonologique et morphologique vient à bout de la surprenante complexité du *leti*, en combinant heureusement l'analyse structurale classique et les apports de la théorie de l'optimalité, ou de la phonologie autosegmentale. La partie syntaxique est également très éclairante, en opérant des distinctions formelles ou sémantiques souvent subtiles entre sous-catégories de verbes, ou entre les nombreux

types de modifieurs existants. L'organisation syntaxique de l'énoncé, les questions de valence, d'aspect verbal, de modalité, de déixis, ou encore de relations interpositionnelles, sont toutes analysées avec force détail et beaucoup de clarté.

Le chapitre d'introduction permet également d'aborder brièvement d'autres aspects de la langue, avec des notes sur la géographie, l'anthropologie, l'histoire de l'île de Leti, ainsi que des informations sur le rattachement génétique et la dialectologie interne du leti. Fait rare dans une description grammaticale, on note une présentation particulièrement développée (26 pages) des registres stylistiques et des différents genres de la tradition orale. Il faut dire que cette région, comme le monde austronésien plus généralement, est férue de langues secrètes ou littéraires, de registres lexicaux ou stylistiques (*lirmusa* 'langage autochtone', *liriswona* 'langage des sorcières', *lirmarna* 'langage royal', *lirasnyara* 'langage chanté'...) réservés à telle ou telle situation d'échange ou à tel ou tel genre artistique – notamment à l'art du chant.

En particulier, un phénomène stylistique remarquablement développé en leti, est le "parallélisme lexical" [pp.22-28]. Dans les registres stylistiques élevés, qu'il s'agisse de discours solennels, de récits ou de chants, il est d'usage d'accompagner chaque terme important (nom, verbe) d'un second terme qui lui est associé, dans un ordre fixe. Les deux mots {X/Y} peuvent être en relation sémantique de synonymie parfaite ou partielle, de métonymie ou recouplement partiel, ou encore d'antonymie. On observe ainsi des paires comme *kaperi* // *kapansa* ('malade // malade'), *dupla* // *mavla* ('sorcellerie // sorcellerie'), *vesi* // *vaani* ('pagaie // rame'), *n-kèrna* // *n-mara* ('c'est sec // c'est jauni'), *na-viru* // *na-vèvla* ('il répare // il fabrique'), *pwata* // *mwani* ('femme // homme'), *wèra* // *vatu* ('eau // pierre')... Si l'auteur décrit avec détail les principes de formation de ces paires lexicales, il reste malheureusement assez elliptique sur la fonction exacte de ces paires dans le discours. Il semble que le procédé serve principalement deux fonctions sémantiques, d'ailleurs contradictoires : d'une part, l'*extension de référence*, par laquelle les deux ensembles référentiels s'additionnent (ex. 'femme // homme' = "couple marié" ; 'île // continent' = "archipel" ; 'bambou // bois' = "végétaux"...); d'autre part, la *réduction de référence*, qui retient plutôt l'intersection des deux ensembles de la paire (ex. 'femme // homme' = "sexe" ; 'colline // pierre' = "citadelle"...).

Mais le plus souvent, le parallélisme lexical, lorsqu'il fait appel à des (para)synonymes, n'a d'autre fonction que l'enrichissement stylistique par le jeu des balancements parallèles, marque d'un registre particulièrement soigné – typiquement le *lirmarna* 'langage royal'. Ce balancement opère soit au niveau de chaque syntagme, comme en (1), soit à celui de l'énoncé dans son ensemble, comme en (1') [p.28] :

- (1) *Tuvaru* // *laveru* *n-toli* // *n-takr=e*
 jeune.homme:DX jeune.homme:DX 3sg-voir:DX 3sg-voir=DX
slup=e // *kapl=e* *lo* *meti* // *saru*
 goélette=DX navire=DX LOC récif banc.de.sable
 'Le jeune homme aperçut le navire sur le récif.'

- (1') *Tuvaru* *n-toli* *slup=e* *lo* *meti* //
 jeune.homme:DX 3sg-voir:DX goélette=DX LOC récif
- laveru* *n-takr=e* *kapl=e* *lo* *saru*
 jeune.homme:DX 3sg-voir=DX navire=DX LOC banc.de.sable
- ‘Le jeune homme vit la goélette sur le récif //
 le jeune homme aperçut le navire sur le banc de sable.’

Même si des phénomènes comparables apparaissent ailleurs dans le monde, il est remarquable que le leti ait développé à ce point le principe, au point d'en affecter la syntaxe de la langue. La relation appositive, notée ‘//’, semble constituer un type particulier de “coordination stylistique” par asyndèse, coordination dont on remarquera qu'elle opère aussi bien entre syntagmes qu'entre propositions.

Mais s'il est une caractéristique linguistique qui retient l'attention en leti, c'est sans aucun doute la complexité de sa phonologie et de sa morphologie. Parmi les nombreuses règles en jeu, plusieurs consistent en des métathèses régulières entre consonnes et voyelles de fin de mot. Ainsi, le nom de ‘la mer’ [p.78] apparaît tantôt sous la forme *tasik*, tantôt sous la forme métathésée *taski*. Bien que la forme à consonne finale soit conforme à l'étymologie (ex. **tasik* ‘mer’), la perspective synchronique adoptée par l'auteur incite à renverser le sens de la transformation – choix que l'auteur, malheureusement, n'explique nulle part. Il choisit ainsi de considérer la forme en -CV# (ex. *taski*) comme la forme de référence – car c'est elle qui apparaît dans la forme de citation ou en isolation – et l'autre forme en -VC# (ex. *tasik*) comme secondaire, résultant d'une règle de transformation – car son apparition est conditionnée par la présence d'un suffixe ou d'un clitique sur sa droite. En d'autres termes, il pose la règle *taski* → *tasik* et non l'inverse. À côté de ces exemples simples de métathèse, on observe des cas plus complexes, mettant en œuvre des règles d'assimilation, d'abréviation de voyelles longues, ou autres. C'est le cas [p.74] des couples pour ‘lune’ *vulla* (pour **vulna*) → *vulan* ; ‘ananas’ *ènna* (pour **èdna*) → *èdan* ; ‘chemise’ *raani* → *rain* ; ‘dugong’ *ruuni* → *ruan*... Puisque la forme à consonne finale apparaît lorsqu'elle est suivie d'un suffixe, les règles de *samdh*i sont nombreuses : [p.92] *kèrna* ‘tortue’ + *Papra* ‘îles Babar’ → *kèram=Papra* ‘tortue des îles Babar’ ; [p.93] *aana* ‘enfant’ + *Leti* ‘Leti’ → *Aal-leti* ‘clan Alety, originaire de Leti’.

Phénomène distinct quoique similaire : la métathèse externe, ou interversion consonne/voyelle à travers les frontières de morphèmes – processus appelé par l'auteur “A-and-M”, pour ‘Apocope and Metathesis’. Ainsi [p.97], la combinaison de *rai* ‘roi’ et du déictique *de* donne non pas **rai=de*, mais *radie* ‘le roi’, forme que l'auteur choisit de noter *ra≈d≈i≈e*. Si ce même terme est possédé (suffixe *-ku* ‘mon’), on a *rai* + *-ku* + *de* → [ra:kdue] ‘mon roi’, soit *raa-k≈d≈u≈e*. Quand la métathèse externe se combine à un *samdh*i de consonnes, on commence à se faire une idée des délices phonologiques du leti : ex. [p.92] *vavi* ‘sanglier’ + *Papra* ‘îles Babar’ → *vap≈P≈y≈apra* [vappjapra]. Sachant que le pluriel non-humain est parfois noté par la répétition du nom, sa combinaison avec un déictique peut donner des formes assez opaques : *vatu* ‘pierre’ + *-dò* ⇒ *vatu^vat≈d≈w≈ò* [vatuvatdwo] ‘ces pierres-là’. On retrouve des processus similaires dans la morphologie de la reduplication (ex. ‘craindre’ *mtaatu* ⇒ **mtautaut* → *mta~t~w~aut* [p.106]), dans la dérivation lexicale (*sapu* ‘balayer’ ⇒ *sap~s~w~apu* ‘balai’ [p.140]) et la composition (*asu* ‘chien’ + *davra* ‘bondir’ ⇒ *as≈d≈w≈av-davra* ‘mante religieuse’ [p.130]), entre autres domaines.

La morphologie verbale est également affectée. Ainsi, la combinaison des radicaux verbaux aux préfixes sujet [*a*]u- 1sg, *mu*- 2sg, *n*- 3sg, [*a*]*ma*- 1exc:pl, [*a*]*mi*- 2pl... tantôt ne pose aucun problème (ex. *veli* ‘acheter’ ⇒ *u-veli*, *mu-veli*, *n-veli*, *ma-veli*... [p.135]), tantôt implique des processus phonologiques complexes (*vali* ‘tourner’ ⇒ *aw~ali*, *m~b~w~ali*, *n-vali*, *a^m-bali*, *m~b~y~ali*...) [p.31]. La catégorie morphologique, à savoir le type de conjugaison verbale – ce que l’auteur appelle, de façon d’ailleurs assez obscure, ‘A-and-M prefixes’ – semble encodée avec le radical verbal (ex. *vali* est un verbe à *samdhi* affixal, mais pas *veli*). Pourtant, on observe également des phénomènes étranges, comme le changement de catégorie morphologique d’un même radical, selon qu’il est causatif ou non [p.135]. On peut ainsi comparer, pour le même radical *pali* ‘flotter’, un paradigme non-causatif, à *samdhi* affixal (*p~w~ali* ‘je flotte’, *m~p~w~ali* ‘tu flottes’, *m-pali* ‘il flotte’, *m-pali* ‘nous flottons’, *m~p~y~ali* ‘vous flottez’...), et un paradigme causatif, dépourvu de ce *samdhi* (‘faire flotter qqch’ *u-pali*, *mu-pali*, *na-pali*, *ma-pali*, *mi-pali*...).

Bien entendu, l’intérêt d’une langue comme le *leti* ne se réduit pas à sa morphologie, fût-elle exubérante. Comme toute bonne description, cette grammaire du *leti* présente d’autres observations remarquables, concernant la syntaxe verbale, l’actance, l’aspect, et ainsi de suite. Mais la morphologie complexe du *leti* rend les formes tellement opaques, à toutes les pages de cette grammaire, que le décryptage proposé par l’auteur en devient indispensable. Dans tous les exemples, les formes de surface sont accompagnées de leur analyse morphologique, avant la ligne du mot-à-mot. Ainsi, dans la section sur la transitivité [p.192], la forme *munatwaswaio* ‘tu m’envoies ceci’ est utilement glosée /mu-natu≈au≈sai=o/ soit

<2sg-envoyer≈1sg≈Déictique.attitudinal.de.1^{er}.degré=Indicatif>

et s’oppose à *munasswaio* ‘tu envoies ceci’ /mu-natu≈sai=o/ soit

<2sg-envoyer≈Déictique.attitudinal.de.1^{er}.degré=Indicatif>

Sans le décodage morphologique proposé par l’auteur, on serait loin de supposer que les deux formes *munatwaswaio* et *munasswaio* diffèrent simplement par la présence vs l’absence du pronom *au* ‘1sg’. Le même travail d’analyse morphologique est également très utile pour le lecteur qui s’essaye, après lecture de la grammaire, à lire le long mythe proposé en fin de volume – gageure déraisonnable si l’on n’est, comme l’auteur, locuteur natif de la langue.

Dans l’ensemble, cette description du *leti* est un beau travail, auquel on trouve peu de défauts. La présentation est impeccable. Un regret cependant : la carte géographique proposée est trop rudimentaire, et la photographie de plage déserte n’apporte pas grand-chose ; davantage de cartes (ex. l’île de *Leti* elle-même, avec quelques toponymes souvent cités ?) et d’illustrations (ex. quelques visages de locuteurs ? un *Espadon Voilier* ?) auraient été les bienvenues. Par ailleurs, certains choix terminologiques ad hoc pèchent parfois par leur opacité, voire leur inadéquation (ex. *lexical parallelism* ; *A[pocope]-and-M[etathesis] prefixes*...), même si les explications qui les accompagnent les éclairent quelque peu. Mis à part ces points de détail, l’auteur nous propose là un ouvrage de référence, à la fois la première étude exhaustive d’une langue du sud-est Maluku, et une mine de phénomènes pour le linguiste épris de langues compliquées.

Alexandre FRANÇOIS
LACITO-CNRS